

L'utopie du retour au paradis de la patrie

La figure de l'étranger dans le roman *Días de papel* de l'écrivain bolivien

Edmundo Paz Soldán

LIVIA ESCOBAR
(*Université de Rouen*)

Résumé

La figure de l'étranger dans le premier roman de l'écrivain Edmundo Paz Soldán est déterminée par la notion de patrie. Après quelques années d'absence, Daniel revient au pays et ressent immédiatement un sentiment d'étrangeté. Ce malaise rejoint celui qu'il ressent pour sa famille. La patrie devient donc l'image symbolique de la mère. Chacune est impossible à saisir. De sorte que le *désexil* est un double échec pour ce personnage. En tant qu'écrivain, il ne pourra jamais comprendre le pays et, en tant que fils, ses parents seront toujours des inconnus. Le retour au pays est le retour à son passé. Mais au fur et à mesure qu'il avance dans l'enquête sur sa vie personnelle et celle de la Bolivie, il se sent de plus en plus impuissant. Il était et il reste étranger à son entourage. Finalement, il est aussi étranger à lui-même puisqu'il se cache sous le nom de Daniel quand en réalité il s'appelle Decker comme le père qu'il détestait.

Mots-clés : Edmundo Paz Soldán, Littérature bolivienne, *désexil*, figure de l'étranger

Abstract

The figure of the stranger in the first novel of Edmundo Paz Soldán is determined by the concept of homeland. After some years of absence, Daniel returned home and immediately feel a sense of strangeness. He's lost in the country and in his family. There are a lot of family secrets. Only his mother is alive. So home became the symbolic image of the mother. Home and mother are impossible to grasp. The *des-exile* is a double failure for this reason. As a writer, he can never understand the country and, as a son, his parents will be always unknown. The homecoming is a return to his past but gradually he advances in the investigation into his personal life and that of Bolivia, he feels increasingly helpless. He was and continue being a stranger for his compatriots, his friends and his family. Finally, he's a foreigner to himself too because his real name is Decker like his hated father but he's called Daniel.

Keywords : Edmundo Paz Soldán, Bolivian literature, *des-exile*, figure of the stranger

Julia Kristeva, dans son ouvrage intitulé *Etrangers à nous-mêmes*¹ fait le point de la notion d'étranger à travers l'histoire. Dans la première partie de l'œuvre, Kristeva explique les différents concepts qui se sont construits depuis les Grecs jusqu'à nos jours. Pour introduire sa réflexion sur la notion d'étranger dans les temps modernes, Kristeva nous propose une définition claire et précise qui nous servira pour la suite de ce travail :

Qui est étranger ?
Celui qui ne fait pas partie du groupe, celui qui n'« *en est* » pas, l'*autre*.
De l'étranger, on l'a souvent noté, il n'y a de définition que négative.
Négatif de quoi ? Autre de quel groupe ?

Dans ce sens, si on comprend bien, l'étranger se définit par rapport à un groupe, à une communauté, à un pays, à un continent et même par rapport à une planète, si nous acceptons qu'il y a d'autres formes de vie dans l'univers. En tant qu'individus, nous construisons des frontières autour de nous. Mettre des limites à notre espace géographique rassure notre survie en tant que groupe. À l'intérieur nous pouvons aussi mettre des barrières à nos relations interpersonnelles et appeler « étranger » tout ce qui est externe à nous. De même, d'après Julia Kristeva et les travaux de Sigmund Freud, l'individu peut se trouver également externe à lui-même. C'est ce qu'on appellerait l'*alter ego*, celui qui se confronte au « moi ». Nous rentrons dans le domaine de la psychanalyse et cela ne correspond pas complètement à notre travail. Néanmoins, arriver à ce point nous aide à comprendre que la notion d'étranger s'est élargie ou plutôt rétrécie puisque accompagnée du concept de frontière, elle comprend tout ce qui est derrière la frontière (vers l'extérieur), soit imaginaire ou réelle, psychologique ou matérielle, communautaire ou personnelle. L'étrangeté peut également s'exprimer à l'intérieur, dans l'âme même de l'homme.

En ce qui concerne ce travail, la notion d'étranger sera étudiée par rapport à la définition de Julia Kristeva que nous venons d'évoquer ci-dessus, l'étranger et le groupe, c'est-à-dire « celui qui n'« *en est* » pas, l'*autre* ». Nous allons donc travailler la figure de l'étranger, différent du groupe, dans le premier roman de l'écrivain bolivien Edmundo Paz Soldán, *Días de papel*². Nous avons choisi cette œuvre car elle présente dans la fiction un personnage qui, à cause d'un déplacement volontaire, doit quitter son pays d'origine, la Bolivie. Le retour, le dés-exil, fait de ce personnage un être étrange, éloigné de son contexte. D'abord, par rapport à son pays, son groupe culturel, puis par rapport à son entourage familial. Il est devenu étranger dans son propre pays et dans sa propre famille. Pourtant, en

¹ Julia KRISTEVA, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Editions du Seuil, 1988.

² Edmundo PAZ SOLDÁN, *Días de papel*, Cochabamba-La Paz, Editorial Los Amigos del Libro, 1992.

rentrant, ce personnage a des objectifs, des rêves à accomplir dans sa patrie, mais ce ne sont que des illusions car la confrontation du rêve avec la réalité qui se présente transforme la quête du bonheur en échec : *l'échec du retour*. En effet, le déplacement du personnage, le départ à l'étranger, provoque une transformation importante, celle de ne plus se reconnaître dans son groupe d'origine, l'impression de se sentir différent malgré les intentions de récupérer la vie qu'il avait avant.

Nous allons voir comment, à partir du moment où il rentre, le sentiment d'étrangeté se manifeste de différentes manières et s'accroît au fur et à mesure que le personnage s'introduit dans le pays, dans le cercle amical et dans la famille.

Días de papel, ouvrage initiatique de l'auteur, nous raconte l'histoire d'un jeune apprenti écrivain qui retourne au pays après cinq ans d'absence. Daniel ne sait pas comment expliquer à ses meilleurs amis les raisons de son retour. Il dit simplement qu'il ne supportait plus l'Argentine et qu'il fallait qu'il revienne chez lui. Il avoue aussi avoir d'autres raisons mais lui-même n'est pas sûr de ce qu'il ressent. Daniel retourne chez sa mère, Vanessa, avec qui la communication est morne et difficile car chacun garde des secrets. L'intrigue de ce roman tourne autour de ces secrets de famille. Par la suite, nous apprendrons que Daniel rentre d'Argentine parce qu'il a besoin d'enquêter sur la vie mystérieuse de son père, décédé quelques jours avant qu'il quitte le pays. La quête du père est, en quelque sorte, le principal objectif de sa présence en Bolivie. Mais pour se rapprocher du père, il faut qu'il se rapproche surtout de sa mère, qui est certainement la seule à pouvoir lui dire la vérité.

Quant à ses rapports avec le pays, Daniel se répète sans cesse que comprendre la Bolivie pourrait l'aider à se comprendre lui-même. Ainsi, l'image du pays, de la patrie, est doublement symbolique. D'une part, elle est la manifestation du désarroi, sa difficulté de définir sa personnalité. D'autre part, la patrie représente la mère de Daniel car elle est aussi inconnue, secrète et complexe comme la réalité bolivienne. Daniel a le sentiment d'être un étranger pour elle et elle l'est aussi pour lui.

Le roman a une structure particulière. Il n'y a pas de parties ni de chapitres. Le lecteur suit l'histoire en se guidant par le récit de chaque personnage. C'est à lui de reconnaître de quel personnage il s'agit. Il faut préciser que pour chacun il existe une voix narrative spécifique qui a la forme de la troisième, de la deuxième ou de la première personne. Dans le cas du personnage principal, Daniel, le récit est à la première personne « je » et la narration prend parfois la forme d'un journal intime et, parfois, celle d'un cahier de notes. De sorte que les phrases sont courtes, décousues, sans ponctuation. Mais parfois, nous aurons aussi de longues réflexions sur les sujets qui l'inquiètent, avec une syntaxe traditionnelle. Le lecteur

peut donc facilement rentrer dans le personnage et voir à l'intérieur de ses pensées comment il entreprend son retour et son enquête. Cependant, puisque E. Paz Soldán veut dévoiler l'intrigue petit à petit en recourant à la forme du roman policier, il existe une voix externe qui termine l'histoire de Daniel. Cette voix se manifeste à la troisième personne et il s'agit d'un narrateur omniscient qui fonctionne comme un unificateur des histoires.

Ce roman est, nous l'avons dit auparavant, un ouvrage initiatique, dans lequel Edmundo Paz Soldán se permet de jouer avec la forme du roman. Il prend tous les outils dont la littérature moderne dispose pour présenter quelque chose de novateur pour les lettres boliviennes. Cela dit, le contenu reste toujours un sujet traditionnel pour les auteurs boliviens, celui de l'identité nationale et de la politique du pays réunis ici avec la quête personnelle.

La perception d'étrangeté à l'endroit où il est né se présente dès son arrivée à la ville. Il lui faut seulement quelques minutes pour se rendre compte de l'illusion qu'il s'était forgée à distance et qui se détruit lentement. La description de Cochabamba dans le récit de Daniel est donc négative, mettant en avant la pauvreté et le désordre dont il ne se rappelait plus en Argentine :

La desastrosa Variant roja avanza con lentitud sobre el asfalto agrietado, cercada, a la derecha, por los vestigios de las paredes y las canchas de lo que algún día fue el proyecto de un campo deportivo, y a la izquierda por esporádicos basurales y un río de aguas estancadas, ambos partícipes de la suciedad, la fetidez, el asco que rige la zona [...] Mi imaginación asepsizó las calles, idealizó Cochabamba. Este aire impuro no existía allá en mis recuerdos, esta pobreza tampoco y es la de siempre en esta ciudad, en este país³.

Pendant qu'il regarde et décrit le paysage, Daniel reconnaît que ce n'est pas la ville qui a changé mais lui. « Elle est comme elle a toujours été » veut dire que c'est lui qui a créé une image à distance, une illusion. Il finit par admettre que c'est plutôt lui qui a changé. Un éloignement dans l'espace et dans le temps provoque chez le personnage un sentiment d'étonnement face à une réalité qui a été toujours la même. Une réalité qui était, disons, normale pour lui quand il y habitait. Mais avec le voyage la ville devient « amorphe, diverse, chaotique ». Cette incohérence d'éléments le choque énormément et il ne se sent pas accueilli. À chaque fois qu'il réfléchira sur la ville, la description sera de plus en plus âpre. La composition de la ville sera pour lui grotesque et discordante. Un processus de désenchantement se poursuit et la ville rêvée durant son exil est complètement démystifiée :

cochabamba es fea. en cualquier cuadra la combinación de casas coloniales de techos a medio caerse y paredes endebles, con casas modernas, impersonales, demasiado

³ *Ibid.* p. 17.

pulcras; el conjunto es grotesco, basurales en las esquinas, letreros publicitarios con errores ortográficos, calles de pavimento barato, que va desapareciendo día a día. Ubicua suciedad [...]

y los contrastes. cholas vendiendo en la calle miami televisores, compact-disc, las últimas computadoras de contrabando, extravagantes productos de la sociedad postindustrial, anacronismos contra estas tierras. mercedes benz y toyotas inundando la ciudad. yo, escribiendo⁴.

Ce passage nous aide à comprendre principalement la désillusion du personnage lorsqu'il retourne dans son pays après avoir vécu pendant cinq ans dans une société plus riche et plus moderne que celle-ci. Nous constatons que dans l'observation de la vie quotidienne de Cochabamba, le personnage remarque seulement les aspects négatifs. Il est évident que dans cette description on cherche à montrer à quel point la vie bolivienne est différente de celle de l'Argentine en mettant en opposition des objets modernes et des objets archaïques. Cette antithèse entre la tradition et la modernité est aussi révélée dans l'écriture et la littérature. Nous pouvons lire entre les lignes, la voix de l'auteur qui dénonce l'autorité de la grande école littéraire de l'Amérique latine. Le roman a été écrit au début des années 1990, période qui correspond à l'après Boom. Il y a un désir de la part des jeunes écrivains à cette époque de se défaire de l'influence des écrivains du Boom. À la fin de la description de la ville, Daniel, qui veut, rappelons-nous, devenir écrivain, affirme : « esto no es mágico. esto no es exótico »⁵.

La référence au réalisme magique, le courant du Boom latino-américain, est aussi une des raisons pour lesquelles la description de Cochabamba est si néfaste. C'est évident que l'auteur a la ferme intention de se révolter contre le cliché du « merveilleux » attribué maladroitement à la littérature latino-américaine de la deuxième moitié du XX^e siècle. D'après Edmundo Paz Soldán, il n'y a rien de magique dans une société où la misère est partout et où les siècles se sont entassés de manière désordonnée et chaotique. La forme de l'écriture accompagne la motivation de l'écrivain puisque nous remarquons justement le manque de majuscules en début de phrase. Cette démarche esthétique met tous les objets au même rang : excréments et nourriture, téléviseurs et poubelles, maisons coloniales avec des bâtiments modernes, etc. Un ensemble de contradictions sans exotisme.

Tout au long du roman, Daniel essaiera de comprendre cette société sans forme. Ainsi, à la page 237, dans un chapitre qui n'a pas de numéro mais qui est écrit à la troisième personne, donc attribué au narrateur omniscient, nous retrouvons la suite de la description. Il fait une sorte de bilan de tout ce qu'il a vu, entendu et lu durant toute sa vie, et le résumé de

⁴ *Ibid.*, p. 144 et 145.

⁵ *Ibid.*, p. 145.

tout ce qui comprend la ville de Cochabamba. L'écriture a aussi la forme de ce qu'il décrit. Nous sommes face à une liste de tous les composants de la vie de Daniel, de la Bolivie, sans ordre et sans logique. Il n'y a pas de catégories pour les mots, les isotopies sont discordantes. Les souvenirs de sa jeunesse ou de son enfance sont mélangés à des faits historiques. Le temps et l'espace sont confondus. Étant donné que la partie consacrée à cet effet prend six pages, nous citerons simplement quelques extraits pour reconnaître le style de Daniel et son impuissance face à telle réalité *bigarrée (abigarrada)* :

Debo reconocer mi incapacidad, piensa Daniel. Incapacidad para entender esta geografía, su hoy, su historia. Su porqué [...] incapacidad para entender qué me quiere decir el pañuelo blanco colgando en la punta de una cañahueca en la puerta de una chichería aparte de su obvio anuncio de chicha fresca [...] El mendigo que en la puerta de la iglesia me pide limosna en quechua, y yo que no lo entiendo. Los dólares en miniatura que se venden en Alasitas y en Urkupiña⁶. « Dallas » en la televisión. Los librecambistas en la plaza Colón. El confite. La chankaka. Los anticuchos. Las *laptop*⁷. La kantuta. [...] Allá creí que sería capaz de hacerlo: los espejismos de la distancia, la cretina idealización, el disociarse de la realidad. [...] imposibilidad de descifrar los mensajes que envía cada rostro, cada calle, [...] Decker, Alejandra, Los Supremos [...] Germán Busch, Marcelo Quiroga Santa Cruz, Gavilán, Johnny, el golpe de estado de García Meza, el Tahuantinsuyo, [...] la Colonia, cada golpe de estado, Alexia, mi retorno, la crisis moral, la crisis social, ese disparo, cada centavo creado por el narcotráfico [...]⁸.

En tant que Bolivien, la quête de Daniel est un échec. Retrouver le pays qu'il avait quitté cinq ans auparavant n'est qu'une illusion. Il insiste sur le fait que c'est lui qui a changé mais il est fort possible que la réalité soit en train de changer constamment aussi au point de le laisser sans repères. De même, par rapport à son ambition d'écrivain, l'envie de comprendre la société bolivienne et de l'utiliser comme source d'inspiration ne se concrétise pas. Il est dépassé par toute l'information que lui rend brusquement son retour. L'éloignement opère en lui et il devient un étranger dans sa ville. De même, il devient un étranger pour ses proches. Il n'arrive pas à concrétiser son appartenance, son identité nationale ni personnelle : « Esta es mi única noción de patria : *este regreso al desconcierto propio*. Yo no soy si esto no es »⁹.

⁶ Alasitas et Urkupiña sont deux fêtes traditionnelles en Bolivie. La première se célèbre le 24 janvier de chaque année et mélange les traditions indigènes avec la religion catholique. Les origines proviennent de l'époque coloniale. Il s'agit d'acheter en miniature tout ce qu'on désire pour l'année qui commence. Après les bons augures du chaman indigène, les objets sont bénis par le prêtre à l'église. Les objets sont gardés délicatement à la maison espérant qu'ils se concrétisent en réalité pendant l'année. La deuxième fête est célébrée à Cochabamba en honneur de la Vierge Marie qui prend le nom d'Urkupiña dans cette région. Elle est aussi une symbiose de la foi catholique et des traditions locales. La fête a lieu au mois d'août.

⁷ Le mot *laptop* est déjà en italiques dans le texte original. Ce mot vient de l'anglais informel qui veut dire « ordinateur portable ». L'influence des États-Unis fait qu'en Bolivie (comme dans la plupart des pays latino-américains) on utilise généralement l'anglais pour désigner des appareils modernes importés.

⁸ Edmundo PAZ SOLDÁN, *Días de papel*, op. cit., p. 237-242.

⁹ *Ibid.*, p. 242.

Nous nous sommes limités à l'étude du sentiment d'étrangeté chez Daniel par rapport à son pays d'origine, à sa ville Cochabamba. Cependant la patrie est représentée aussi par la mère qui reste, comme la Bolivie, insaisissable. Si le pays et sa mère se révèlent comme un tout incompréhensible et incohérent, c'est peut être parce que Daniel l'est aussi. D'abord, son vrai nom est Decker comme son père génétique. Il prend un autre nom à l'initiative de sa mère. Tombée enceinte sans le consentement de son mari, elle conçoit cet enfant pour se venger de lui. Decker, le père, est un grand narcotrafiquant qui vit enfermé et en cachette tout le temps. Froid et mystérieux, il ne mène pas une vie normale, c'est dont Vanessa souffre. Enfermée seule dans une immense maison, elle consacre sa vie à son fils. Pour éviter des commentaires désobligeants à l'école, Decker fils se transforme en Daniel.

Tous les deux, la mère et le fils, détestent Decker. Un jour le fils décide de tuer le père pour se libérer de lui et libérer sa mère. Mais quand il est sur le point de le faire, son père prend l'arme et se tue devant lui. Ainsi le père se suicide devant son fils. Quelques jours après, Daniel part en Argentine pour poursuivre ses études. Une décision inattendue qui choque tout le monde, principalement sa mère. Elle est convaincue de sa culpabilité et le protège jusqu'à la fin. Depuis la mort de son mari, elle fait semblant d'être une veuve fidèle et triste.

Une fois que les masques tombent et que chacun avoue sa vérité, Daniel découvre que sa mère joue ce rôle juste pour le protéger de la police car elle croyait que celui-ci avait tué son père. Pour sa part, Daniel avoue avoir poussé son père au suicide. Ce qui fait quand même de lui l'assassin de son père. Après ce moment de confession, essayant de recommencer une nouvelle relation filiale, Daniel exprime son soulagement maintenant que la vérité est découverte. Mais Vanessa assure que tout n'était pas dit et que c'était le mieux pour tous :

— Tampoco exageres; ¿quién dice que se acabaron, los secretos? Por supuesto que no nos hemos contado toda la historia. Tienes cosas que no me contarás nunca. Yo también las tengo. No estoy segura de mi verdad, y lo más probable es que tú tampoco lo estés. ¿Lo amé, lo odie? Ya ni siquiera lo sé. Lo único que hemos hecho es escarbar un poquito. Nada más¹⁰.

Un retour à l'incertitude est imposé par la mère comme la Bolivie impose le trouble au jeune écrivain. Le passé qu'il a voulu oublier en Argentine le rattrape dès son retour en Bolivie, mais il reste indéchiffrable. Dans sa quête personnelle du père et surtout de la mère, l'échec est aussi au rendez-vous car l'image qu'il avait de son père comme quelqu'un de pervers, froid et sans scrupules ne correspond pas à la dernière impression qu'il a eue au

¹⁰ *Ibid.*, p. 258.

moment de sa mort. Il était finalement stoïque, droit dans son raisonnement et surtout dévoué envers son fils.

Lorsque Daniel s'approche de son père pour le tuer en profitant de son sommeil, son père a déjà senti sa présence et avant que Daniel ne se décide à le faire, il prend l'arme et se suicide. Il lui dit auparavant que, connaissant son fils, il savait que celui-ci ne supporterait pas le poids de la culpabilité et qu'en tant que père, il ne voulait pas condamner son fils. L'inconnu, l'étranger face à son fils a le regard plein de désespoir et se tue pour tenir parole et lui faire plaisir.

Sa mère auprès de qui il a grandi semble être maintenant une inconnue pour lui. Du temps de son enfance, ils étaient complices et inséparables mais depuis l'assassinat ils sont devenus étrangers, distants. La distance et le temps ont certes joué en faveur de la séparation mais ce sont les relations familiales qui n'ont jamais été tissées puisque la vérité était toujours absente. Cela peut valoir aussi pour la Bolivie, le déplacement a changé, peut-être, la manière de concevoir la réalité du pays, mais il est possible aussi qu'elle ait été déjà étrangère à Daniel avant son départ.

D'après ce roman, nous pouvons constater l'ambiguïté de la notion d'étranger. « Étranger par rapport à un groupe », précise Julia Kristeva dans la définition, mais instantanément elle pose une question, « l'autre de quel groupe ? ». On devient étranger lorsqu'on sort de son contexte habituel, de sa communauté. Daniel l'a fait ainsi, mais il était déjà peut-être différent du groupe. De même, dans la relation avec ses parents chacun était un mystère pour lui. Comme lui à la fin est devenu inconnu et distant à leur égard. Par conséquent, le sentiment d'étrangeté se joue à différents niveaux et par rapport aux diverses circonstances. On peut devenir l'étranger de notre groupe comme on peut devenir l'étranger à soi-même. L'étrangeté, liée à la question de l'identité, est quelque chose d'instable et d'insaisissable. L'être humain essaie tout au long de son existence de se construire une identité sans jamais arriver à en acquérir une exacte et précise pour toujours. Parfois, il se sentira identifié et reconnu vis-à-vis d'un groupe, d'une personne, d'un objet ou de lui-même mais cela ne dure pas. Nous sommes des individus en mouvement et nous appartenons à une réalité changeante. Comment vouloir fixer la dynamique de l'univers ? Nous sommes l'étranger de quelqu'un en même temps que l'autre peut être notre étranger ou l'étranger d'un autre. Il n'y a rien de figé. Tout est relatif. Comment désigner donc la différence ?